AIMER SON AVÈNEMENT!
St-PAUL, 2 Timothée 4 : 8.

Revue Adventiste

Journal semi-mensuel

XXVIe ANNÉE | 1er AOUT 1922 | NUMÉRO 15

Echos de la Conférence générale

à San-Francisco — Mai 1922

Ce qu'il faut à cette Conférence

G.-B. THOMPSON.

Cette occasion est unique. Les temps sont sérieux. La fin est proche et l'œuvre du Seigneur presse. Plusieurs des anciens fondateurs du message se sont endormis. Quelques-uns de ces vieux pionniers sont encore avec nous. La messagère du Seigneur dont la voix a guidé ce mouvement à travers tant de crises n'est plus parmi nous pour faire entendre des paroles de courage et d'avertissement. Il nous faut la direction personnelle de l'Esprit.

Les délégués se rassemblent. De fidèles serviteurs — qui ont travaillé sous les chaleurs brûlantes de l'Inde, au milieu des périls de Sinnim, dans les jungles de l'Afrique et sur les pampas de l'Amérique du Sud où, au nom du Seigneur, ils ont donné le siège aux citadelles du paganisme et de la superstition — se rencontrent avec leurs frères des régions septentrionales, des pays ensanglantés de l'Europe, des îles de la mer et du monde entier. Quelle assemblée! Quelques-uns ne se sont pas vus depuis bien des années. La question qui se presse sur toutes les lèvres est celle-ci: « Quand finirons-nous cette grande tâche qui nous est confiée, et quand pourrons-nous entrer dans le repos? »

Tous se demandent: « Quel devrait être le grand objectif de cette Conférence mondiale? » Quelque chose de plus, espérons-le, que de faire davantage de plans. Qu'est-ce qui vous fait le plus défaut, mon frère, dans votre champ pour amener des âmes à Jésus, et pour terminer l'œuvre?

De quoi les pères et les mères de nos champs divers ont-ils le plus besoin?

Que nous faut-il pour enrayer la mondanité qui entraîne notre jeunesse vers le plaisir?

Quel est le plus grand besoin des hommes qui sont à la tête de nos missions?

De quoi avons-nous besoin, comme prédicateurs et missionnaires, pour faire entendre le message dans nos centres populeux?

Que faut-il à nos missionnaires au sein de la dégradation, de la superstition, du fanatisme, de l'idolâtrie et de l'islamisme?

De quoi avons-nous le plus besoin pour vaincre la puissance de Mammon dans le cœur de ceux qui acceptent le message, et dont le Sauveur attend les ressources toujours plus considérables qui sont nécessaires pour répondre aux appels?

Telles sont quelques-unes des questions qui pèsent sur les cœurs des serviteurs de Dieu au moment où il se réunissent. Sans aucun doute, la réponse à tous ces besoins c'est la réception du Saint-Esprit, de cette « bénédiction promise qui, saisie par la foi, entraîne avec elle toutes les autres ».

L'appel suprême de l'heure actuelle c'est la prière, l'intercession ardente, non seulement de la part des délégués, mais de tous ceux qui aiment cette œuvre.

Discours d'ouverture

Extraits du discours prononcé par le frère A.-G. Daniells à la séance d'ouverture, le 11 mai 1922

Bienvenue aux délégués

Quand la conférence générale s'est réunie, il y a quatre ans, le monde était bouleversé par la plus gigantesque guerre qui ait jamais eu lieu. Et, de ce fait, le nombre des délégués venus du dehors fut très limité. Aujourd'hui, nous remercions le Seigneur pour la mesure de paix et de tranquillité dont nous jouissons, et pour la présence, à cette Conférence,

d'un si grand nombre de nos frères venus des pays étrangers.

Nous sommes tout particulièrement heureux d'avoir parmi nous nos frères d'Europe et d'Afrique, dont la plupart furent empêchés de se joindre à nous lors de notre dernière grande assemblée. Je crois exprimer les sentiments de tous nos délégués de l'Amérique du Nord, en souhaitant à tous une cordiale bienvenue.

Plusieurs d'entre vous nous ont quittés, il y a longtemps déjà, pour aller consacrer vos vies au service de Dieu, parmi ceux qui marchent dans la vallée de l'ombre de la mort. Le Seigneur a béni vos travaux et vous a donné des âmes pour le ciel. Quelques-uns de ces trophées sont présents à cette assemblée. Mais vous en avez laissé dans vos champs des milliers qui se réjouissent aujourd'hui dans le salut venu à eux par le moyen de vos labeurs.

A vous, et à tous ceux que vous représentez, nous exprimons nos sentiments de fraternité chrétienne.

La question suprême devant nous

Pour si encourageants et si intéressants que seront les rapports que nous entendrons de nos travaux et de nos progrès dans le passé, nos pensées se tourneront vers l'avenir. Nous penserons avec une profonde anxiété à l'achèvement de cette grande entreprise. Et, secrètement, nous nous demanderons : Quand et comment cette œuvre se terminera-t-elle ? Nous recompterons les précieuses assurances longtemps chéries, à savoir que c'est par la providence divine que ce grand mouvement a été lancé, qu'il doit devenir universel, qu'il doit aller avertir toutes les nations de la destruction prochaine des choses terrestres, qu'il a mission de former, du milieu de toutes les nations, un peuple pour le Seigneur, et que tout cela doit être accompli dans une seule génération.

Puis, avec une sérieuse inquiétude, nous nous dirons que soixante et dix-sept ans de cette génération se sont déjà écoulés, et que l'énorme travail qui reste à faire doit être accompli dans un très court espace de temps. Et alors, les questions angoissantes qui ont souvent oppressé nos cœurs se poseront à nouveau avec encore plus de force : « Que pouvons-nous faire pour hâter l'achèvement de cette œuvre ? De quelle grâce spirituelle avons-nous besoin ? Quelle décision devons-nous prendre qui nous permette de finir rapidement ce qui reste à faire ?

Mes frères, c'est là une des questions les plus sérieuses que nous devions envisager à cette Conférence. C'est la question qui occupe les esprits de tous les membres consacrés et fidèles de nos églises à travers le monde. Elle pèsera sur nos cœurs aussi longtemps que nous croirons au message qui lui a donné naissance. Je désire de tout mon cœur qu'elle reçoive ici l'attention sérieuse qu'elle mérite.

Nous ne pourrons rien envoyer à nos frères et sœurs qui leur apporte plus d'encouragement et de satisfaction qu'un exposé clair des directions à prendre pour hâter l'achèvement de notre œuvre.

Il faut du nouveau — un réveil

Mes frères, l'Eglise du Christ en nos jours a besoin d'une bénédiction semblable à celle donnée à l'Eglise primitive. Elle a le même Evangile à proclamer, le même monde à avertir, la même mission divine à soutenir. Elle a donc besoin de la même puissance. Les prédicateurs et les ouvriers bibliques ont besoin de la puissance du Saint-Esprit pour convaincre les âmes qu'ils instruisent ; les pères et les mères ont besoin de la puissance de Dieu pour vivre d'une vie chrétienne et victorieuse dans leurs foyers ; nos jeunes gens ont besoin de la puissance d'en haut pour les rendre capables de résister aux séductions d'un monde corrompu. Et combien nos missionnaires, eux aussi, n'ont-ils pas besoin du secours de l'Eternel et de sa puissance pour lutter efficacement contre les forces ennemies, dans les pays de superstition et d'incrédulité où Dieu les a appelés à travailler ! Combien aussi n'ont-ils pas besoin de la protection divine pour résister aux maladies funestes auxquelles ils sont sans cesse exposés ! Hélas ! combien grande serait notre défaite si l'Eternel nous retirait sa divine protection !

Mais avec sa bénédiction nous serons victorieux. L'Esprit de prophétie nous assure que « quand la puissance divine s'alliera à l'effort humain, l'œuvre se répandra comme un feu de prairie. Dieu emploiera des facteurs dont les hommes seront incapables de discerner l'origine. » Voilà exactement ce que beaucoup de nos frères et sœurs désirent contempler. Beaucoup d'entre eux sont en proie à l'inquiétude en ne voyant pas se manifester les effets de l'influence divine auxquels ils ont droit de s'attendre, et ils comptent bien que de cette Conférence il sortira quelque chose qui donnera un essor et un pouvoir nouveaux au peuple de Dieu.

J'estime que nous devrions prendre à cœur l'attitude de nos églises vis-à-vis de cette assemblée. Elles l'attendent avec une certaine angoisse ; elles en font un sujet de prière ; elles comptent que quelque chose de beau, de grand, d'intensif s'y produira. Tel est le désir inexprimable qui se dégage de lettres que je reçois de tous les coins du globe. Voici comment ce désir s'exprime par l'organe d'un prédicateur qui a consacré vingt ans de dévouement à un de nos champs missionnaires :

On demande une Pentecôte

Des milliers d'adventistes du septième jour ont le cœur et les yeux dirigés vers notre grande assemblée. Le monde et l'œuvre passent, à l'heure qu'il est, par une crise extraordinaire. Il faut de l'extraordinaire pour nous mettre à la hauteur de la situation, et nous avons lieu de croire que cette Conférence représentant le monde entier entendra sonner l'heure d'une bénédiction extraordinaire de la part du Seigneur.

Il n'y a qu'une solution à nos problèmes : une abon-

dante effusion du Saint-Esprit. Au milieu de toutes les questions qui demandent votre attention, il ne sera peut-être pas facile de donner la première place à cette préoccupation. Il n'en est pas moins vrai que, comités, délibérations et séances ne nous donneront point la seule chose nécessaire. L'étude de la Parole de Dieu en ce qui concerne le temps présent ; la contemplation de l'amour insondable de Dieu ; la prière secrète ; la recherche de l'unité de l'Esprit sur la base de l'amour : voilà les choses essentielles. Et, si l'on veut marcher à l'unisson avec Dieu, il faudra leur donner la première place.

Cette Conférence générale ne devrait-elle pas être la Pentecôte du troisième message ? Pouvons-nous nous contenter des expériences et des bénédictions reçues aux Conférences passées ?... Je ne puis me défaire de l'espoir, que dis-je, de l'assurance que Dieu vous bénira abondamment. Depuis des mois, j'ai pu prier avec beaucoup de joie pour vous qui assisterez à cette importante assemblée. Pendant que vous serez réunis, j'unirai mon cœur aux milliers de mes frères qui demandent à Dieu de faire souffler sur vous un vent de Pentecôte, auquel, quoique éloignés, nous espérons participer.

Ce qui précède exprime les sentiments qui oppressent les cœurs de nos fidèles en tous lieux. Ils ne s'intéressent que médiocrement au programme, aux résolutions et aux autres détails de la Conférence. Ce qu'ils veulent, c'est que Dieu s'approche de nous et nous donne une bénédiction signalée.

Ce qu'ils veulent, c'est de voir ici le point de départ d'un mouvement puissant, qui fera le tour du monde, qui aidera à nos frères et sœurs à vivre victorieusement, et qui poussera les âmes fidèles, en tous pays, à se joindre avec empressement aux rangs de l'Eglise finale.

Ces âmes angoissées, seront-elles déçues dans leur attente ? Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus terrible que de désappointer ainsi les enfants de Dieu, et cela par notre propre faute ? Mes frères, il ne doit pas y avoir ici de désappointement. Ces vœux sont créés dans les cœurs par le Saint-Esprit, et ils y sont créés pour être exaucés. Ils expriment exactement ce que Dieu désire voir s'accomplir...

Je ne ferai que deux suggestions en ce qui concerne l'avenir. Si elles sont acceptées, et si elles sont exécutées avec succès, toutes les autres choses nécessaires au triomphe de cette cause en découleront naturellement.

Une de ces suggestions me paraît si importante, si vitale que j'ose en faire un appel. Le voici : c'est que, pendant le prochain exercice de quatre ans, un effort suprême soit fait pour provoquer un grand réveil spirituel et une grande réformation dans nos églises à travers le monde ;... c'est que nous nous unissions dans un élan puissant pour créer, avec l'aide de Dieu, ce grand réveil spirituel que Dieu nous demande.

Cette Conférence devrait déterminer les facteurs de ce mouvement d'une manière aussi précise que pour tout autre plan ; et ce mouvement devrait commencer ici même avec le concours de tout prédicateur, de tout membre officiant de nos églises, de tout chef de conférence ou d'institution. Si chacun de ces conducteurs dans l'œuvre de Dieu veut bien, tout d'abord, saisir ce bienfait spirituel, et travailler à le communiquer autour de lui, une réformation merveilleuse s'accomplira dans nos rangs. Or, cette réformation-là, mes frères, il nous la faut, sous peine d'être perdus avec le reste de l'humanité. Nous ne pouvons survivre sans elle.

Ma seconde suggestion est celle-ci. C'est que nous lancions immédiatement, en faveur de nos champs missionnaires, une campagne plus générale, plus puissante et plus enthousiaste que jamais dans le passé...

La grande majorité des peuples, des nations et langues auxquels nous avons l'ordre de proclamer, au nom du Seigneur, un dernier message de miséricorde et d'avertissement, est plongée dans la superstition, la dégradation et l'athéisme. Si jamais ils doivent être arrachés à leur sort, c'est par le moyen de l'Eglise. Notre devoir est clair, notre responsabilité est écrasante, et si nous sommes infidèles à notre Dieu dans un temps comme celui-ci, terrible sera notre condamnation.

Nos directeurs de champs missionnaires demandent plus d'ouvriers et plus de fonds. Les missionnaires à l'œuvre dans ces champs succombent à la tâche. Les représentants de ces champs qui assistent à cette Conférence vous diront que le besoin d'hommes dépasse toute expression, et qu'à ce point de vue la situation est très grave. Puissent tous nos cœurs être remués par les faits qui nous seront présentés. Puisse cette Conférence mettre sur pied un mouvement qui allume tous nos cœurs en faveur d'une marche en avant irrésistible et triomphante !

Un réveil de la vraie piété

Message de sœur E.-G. White cité par le frère A.-G. Daniells dans son discours d'ouverture à la Conférence générale.

Quelques semaines avant l'ouverture de la Conférence générale de 1913, nous avons reçu par l'Esprit de prophétie un message d'une grande importance. Je crains que nous ne lui ayons pas donné, à cette époque-là, toute la place qu'il méritait. Comme sa valeur est aussi grande aujourd'hui qu'alors, et comme il nous trace avec une clarté perçante le chemin de la délivrance et de la victoire, je me sens poussé à en répéter une partie dans ce discours d'ouverture.

Remarquez surtout la première phrase :

« Un réveil de la vraie piété parmi nous : voilà le plus grand et le plus urgent de nos besoins. C'est ce que nous devrions rechercher en tout premier lieu à nos camp-meetings. Il faut s'efforcer, avec ardeur, de trouver la bénédiction du Seigneur, non point

parce que Dieu ne désire pas nous l'accorder, mais parce que nous ne sommes pas préparés à la recevoir.

» Notre Père céleste est plus disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent, que les parents ne le sont à donner de bonnes choses à leurs enfants. Mais, de notre côté, par la confession, l'humiliation, la repentance et d'ardentes prières, nous devons remplir les conditions auxquelles Dieu a promis de nous accorder sa bénédiction. Un réveil ne viendra qu'en réponse à la prière...

» Les anciens pionniers savaient ce que c'était que de lutter avec Dieu par la prière, et de jouir de l'effusion de son Esprit. Mais ils disparaissent de la sphère d'activité, et où sont ceux qui doivent remplir leurs places? Qu'en est-il de la nouvelle génération? Est-elle convertie à Dieu?...

» Il y a dans l'Eglise des personnes qui ne sont pas converties, et qui ne veulent point participer à la prière instante et triomphante. Nous devons participer individuellement à cette œuvre. Prions davantage et parlons moins. L'iniquité abonde, aussi notre peuple doit-il apprendre à ne pas se contenter d'une forme de piété dépourvue d'esprit et de puissance.

» Si nous apportons une volonté ferme à sonder nos cœurs, à en bannir le péché, à en réprimer les mauvais penchants, nous ne serons pas enflés de vanité, nous nous défierons de nous-mêmes, nous aurons un sentiment profond du fait que notre force est en Dieu...

» Notre danger gît beaucoup plus au dedans qu'au dehors. Les obstacles au succès sont beaucoup plus nombreux dans l'Eglise elle-même que dans le monde. Les non-croyants ont le droit d'attendre beaucoup plus de ceux qui professent garder la foi de Jésus que de toute autre catégorie de personnes. Mais que de fois ne sont-ce pas ceux qui professent défendre la vérité qui ont été le plus grand obstacle à son avancement! Par l'incrédulité manifestée, par les doutes exprimés, par les ténèbres préférées, ils ont encouragé la présence des mauvais anges et ouvert le chemin à l'accomplissement des stratagèmes de Satan.

» Le grand séducteur a préparé ses pièges pour toute âme qui n'est pas armée pour l'épreuve et barricadée par une foi vivante et par la prière continuelle.

» Comme prédicateurs, comme chrétiens, nous devons travailler à bannir les pierres d'achoppement. Nous devons enlever tous les obstacles, confesser et abandonner tout péché, préparant ainsi la voie au Seigneur pour qu'il puisse descendre dans nos assemblées, et nous communiquer les richesses de sa grâce...

» Il faut vaincre le monde, la chair et le diable... Il n'est rien que Satan redoute autant que de voir le peuple de Dieu abattre tous les obstacles pour permettre au Seigneur de déverser son Esprit sur son Eglise languissante et sur une congrégation impénitente.

» Si Satan pouvait agir à sa guise, il n'y aurait plus jamais, d'ici à la fin du monde, un seul réveil ni grand ni petit. Mais nous n'ignorons pas ses appâts. Il est possible de résister à son pouvoir... Quand le chemin sera ouvert pour laisser passer l'Esprit de Dieu, la bénédiction ne tardera pas. Satan ne peut pas plus arrêter une ondée de bénédictions descendant de Dieu sur son peuple, qu'il ne peut fermer les fenêtres du ciel, et arrêter dans sa marche la pluie qui arrose la terre.

» Les méchants et les démons seront incapables d'enrayer l'œuvre de Dieu si, le cœur contrit et brisé, ils veulent confesser leurs péchés et se cramponner avec foi à ses promesses. Toute tentation, toute influence adverse, ouverte ou secrète, peut être repoussée victorieusement, « non par armée, ni par » force mais par mon Esprit dit l'Eternel ». (*Ost.*)

» ... Quelle est notre condition en ce temps épouvantable et solennel? Hélas! que d'orgueil dans l'Eglise! que d'hypocrisie! que de dissimulation! que de tromperies! que d'amour de la parure! que de frivolité! que d'amusement! que de soif de suprématie! Tous ces péchés ont obscurci les esprits, tellement qu'on n'a pas su discerner les choses éternelles.

» Ne sonderons-nous pas les Ecritures pour savoir où nous sommes dans l'histoire de ce monde? Ne deviendrons-nous pas intelligents sur l'œuvre qui s'achève pour nous en ce temps-ci, et sur la position que nous, pécheurs, devons occuper pendant que s'accomplit cette œuvre de propitiation? Si nous avons le moindre souci du salut de notre âme, il nous faut faire un changement radical. Il nous faut rechercher le Seigneur avec une vraie contrition. Il nous faut, pénétrés d'une douleur profonde, confesser nos péchés afin qu'ils soient effacés! »

Ouvriers avec Dieu

Extraits d'un sermon prononcé à la Conférence générale, le vendredi soir, 12 mai, par I.-H. Evans.

Le prédicateur lit et médite successivement 2 Cor. 6: 1-10; 2 Cor. 5: 18-20; Actes 15: 4, 12; Néh. 6: 2-3; Matt. 10: 37-39, puis il continue:

Souffrir pour l'Evangile

Quelquefois il nous semble que nous ne pouvons pas supporter la souffrance. Dites-moi, chers amis: qui nous a rendus si précieux, que nous ne puissions pas souffrir ce que notre Maître a souffert? Pourquoi notre Sauveur bien-aimé aurait-il quitté le ciel et sa gloire, et tout ce qu'il aimait, pour descendre dans ce monde pervers et maudit, et y vivre comme il a vécu, si moi, son serviteur et son collaborateur, je ne puis rien sacrifier pour lui? Si nous pensons à ce message, à la destruction pro-

chaine du monde, et à la gloire éternelle qui nous attend, nous dirons: « Seigneur, peu importe qui je suis, peu importe ce que je fais, je vais te donner tout ce que je suis et tout ce que je possède pour aider à terminer ton œuvre. » Ceux qui font cela reçoivent de Dieu une paix et une joie qui dépassent infiniment tout ce que le monde peut leur donner.

Pas de triomphe sans peines et sans souffrances

Aucune grande cause dans l'histoire de l'Eglise n'a triomphé sans prières spéciales et sans souffrances. Mes amis, croyez-vous que ce mouvement adventiste puisse triompher avec le genre de sacrifice que nous lui offrons ? De quelque façon que j'envisage la chose, je dois dire que, pour moi, cela est impossible. Il est impossible de terminer cette œuvre avec la condition présente de l'Eglise et de ses conducteurs. Impossible !

Avant que cette œuvre se termine, il faudra que Dieu suscite des hommes qui lui apporteront tout ce qu'ils ont: toutes leurs forces, tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils espèrent posséder, tout ce qui leur tient à cœur.

Mes frères, avant que l'œuvre puisse triompher, notre Eglise devra avoir reçu une puissance qu'elle ne possède pas encore. Cette puissance sera donnée à ceux qui abandonneront tout, et qui persévéreront dans la prière. Cette œuvre ne pourra jamais triompher jusqu'à ce que les prédicateurs aient appris à s'enfermer dans leurs cabinets, et à y lutter avec Dieu par la prière poussée jusqu'à l'agonie, demandant d'être nettoyés et remplis du Saint-Esprit.

Un prédicateur qui fait trembler les rois

Quand Jean-Baptiste s'en alla prêcher, solitaire, au milieu d'un désert, on vit venir à lui des foules sorties des cités de Juda, y compris Jérusalem et Jéricho. De partout, on vint l'entendre. Que disait-il ? Il dénonçait le péché. Cet homme, seul au milieu des foules, dénonçait le péché au nom de Dieu. Regardez-le: tout seul, vêtu de poils de chameau, une ceinture de cuir sur les reins, se nourrissant des plantes du désert; il n'a point de temple, et cependant son auditoire ne tiendrait pas dans les plus vastes églises. Mais son cœur est consumé par l'amour de Dieu; aussi les pécheurs viennent-ils l'entendre. Sans une âme pour le seconder ou le conseiller, il prêche de telle façon que les gens se convertissent, et que des rois scélérats pâlissent et tremblent au son de ses paroles.

Voilà le genre de prédication dont le message du troisième ange a besoin aujourd'hui. Il nous le faut en Chine, il nous le faut en Amérique, il nous le faut en Europe. Quand vous et moi serons complètement au service de Dieu pour terminer son œuvre, on entendra de nouveau dénoncer le péché. Les prédicateurs de Jésus-Christ seront tellement remplis du Saint-Esprit, qu'ils seront unis par une même pensée, d'un continent à l'autre. Sur toute l'étendue du pays, nous serons un en Christ. On dénoncera le péché, mais avec amour. C'est là ce qui manque aujourd'hui à notre ministère.

Dénoncer le péché ? Vous me direz: « Mais les hommes ne nous écouteront pas. » Je vous dis qu'ils vous écouteront. Peu importe la noirceur de leurs forfaits, ils vous écouteront, si vous leur montrez le sort qui les attend. Notre prédication actuelle ne leur dit rien; elle est trop fade. Elle se traîne à travers de longues argumentations, mais elle ne touche pas les âmes. Il y a aujourd'hui des milliers de pécheurs et d'hommes corrompus qui sont fatigués du péché, qui soupirent de connaître Dieu.

Jean-Baptiste remua toute la contrée, et cependant il n'avait derrière lui ni église, ni comité, ni trésorier. Mais il avait été en communion avec Dieu, et il avait contemplé sa face. Le jour est venu pour ce genre de prédication. Et la manière de s'y préparer c'est d'ouvrir son cœur au Saint-Esprit et d'en bannir le péché. Avec le baptême du Saint-Esprit, nous pourrons faire davantage en un jour qu'en une année avec nos propres forces.

Une vision de la gloire de Dieu

Moïse lutta avec Dieu par la prière au point de le supplier de lui montrer sa gloire. Moïse avait vu Dieu, il avait été sur la montagne, il avait entendu sa voix. Puis il était descendu au milieu du peuple qu'il avait trouvé plongé dans le péché et la révolte. Aussi Moïse soupirait-il de remonter auprès de Dieu. Il s'éloigna du camp, et se mit à errer sur les collines environnantes, en criant à Dieu: « Je te prie, montre-moi ta gloire ! »

Quelle prière ! Nous pouvons la répéter aujourd'hui. En nous isolant des voix humaines et des spectacles humains, crions à Dieu: « Seigneur laisse-moi te voir, cette fois encore, laisse-moi contempler ta gloire, laisse-moi te voir dans toute ta bonté ! » Chers amis, voilà ce qu'il nous faut !

Plaise à Dieu que durant cette Conférence le voile se déchire, et nous permette à tous de contempler sa gloire ! Plaise à Dieu que nous puissions le voir dans toute sa puissance, sa bonté et sa sainteté, de telle façon que ce monde diminue à nos yeux jusqu'à ses véritables proportions, et que nos cœurs lui soient fermés. Je crois que si nous avions cette vision, jamais plus le monde ne nous enchaînerait comme il en enchaîne quelques-uns de nous par ses fascinations et ses charmes.

Quand je pense à la céleste Canaan qui se révèlera quand ce monde aura passé, quand nos travaux seront terminés, et que nous entrerons dans la vie éternelle et dans le royaume de Dieu, je crois que notre plus grande joie consistera à nous rappeler les efforts accomplis et les sacrifices consommés dans l'œuvre du Seigneur. Nous ne songerons guère aux souffrances endurées pour

Jésus-Christ; nous ne trouverons pas que notre sort a été dur. Toutes ces choses disparaîtront dans la joie infinie d'être en la présence de Dieu pour l'éternité.

Ce qui aurait pu avoir lieu

Remarques faites dans un culte d'édification à la Conférence générale par A.-G. Daniells.

Quand nous nous sentons écrasés par la grandeur de la tâche, notre force consiste à regarder avec courage et avec confiance aux promesses de Dieu. D'autre part, quand nous nous égarons dans l'orgueil ou dans la satisfaction, quand nous nous appuyons sur notre vaste organisation, sur notre puissant mécanisme, Dieu nous fait descendre de notre piédestal, et nous fait comprendre que « ce n'est ni par force, ni par armée, mais par mon Esprit, dit l'Eternel. »

Une des choses les plus étonnantes du plan du salut, c'est le fait que Dieu, après avoir donné le monde entre les mains d'Adam, qui le trahit de suite entre celles de Satan, Dieu nous le rendit après l'avoir racheté au prix de son Fils unique. Voilà de quoi nous rendre fidèles! Mais Jésus donna une tâche à ses disciples. Il leur recommanda d'attendre l'effusion de l'Esprit; la puissance nécessaire à l'accomplissement de leur tâche: la réception de l'Esprit. Sans le Saint-Esprit qui régénère, le sacrifice de la croix aurait été inutile.

Aujourd'hui, nous sommes ici devant le Seigneur, en prière, attendant avec confiance le baptême de son Esprit en réponse à nos besoins. Mais une condition se pose: c'est la soumission complète. Avez-vous tout placé sur l'autel? Etes-vous diposés à aller où Dieu vous demande, voire même aux extrémités de la terre? à être ce qu'il veut que vous soyez? Sinon vous n'êtes pas prêts à recevoir sa puissance. La tiédeur est en abomination au Seigneur. Ce qu'il nous demande, c'est un réveil spirituel, une réforme spirituelle. Et cela ne peut procéder que de l'Esprit de Dieu. Prions donc ardemment afin que sur nous descende une Pentecôte qui nous permette d'aller conquérir le monde au nom de notre Maître.

Mais avant que le Saint-Esprit puisse descendre, il nous faut bannir devant lui tous les obstacles, tels que l'envie, la jalousie, la suspicion, la médisance. Dieu demandera compte à tous ceux qui aident à Satan, en critiquant et en décourageant leurs frères.

Au volume VIII des « Témoignages », page 104, nous avons le récit d'un songe remarquable:

« Nous étions rassemblés dans la grande salle du Tabernacle. Après la prière et le chant, une seconde prière eut lieu; c'était une supplication instante. La présence de l'Esprit était manifeste; son œuvre était profonde; quelques-uns sanglotaient tout haut.

» Quelqu'un se leva et déclara que, dans le passé, il n'avait pas été en harmonie avec quelques-uns de ses frères, et n'avait pas eu d'amour pour eux. Il reconnaissait son tort. Solennellement, il répéta le message de l'Eglise de Laodicée: « Parce que tu » dis: Je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin » de rien; dans ma suffisance, c'était là exactement » mon état. Tu ne sais pas que tu es malheureux, » misérable, aveugle et nu. Je vois maintenant que » telle est ma condition. Mes yeux sont ouverts; » j'ai été dur et injuste. Je me croyais juste; mais » mon cœur est brisé, et je reconnais que j'ai besoin » des précieux conseils de Celui qui vient de me » pénétrer de part en part. Oh! qu'elles sont douces » et tendres les paroles: « Je te conseille d'acheter » de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu » deviennes riche, et des vêtements blancs afin que » tu sois vêtu, et que la honte de ta nudité ne » paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux » afin que tu voies. » Apoc. 3: 17–18.

» Celui qui parlait se tourna alors vers ceux » qui avaient pris part à la prière et leur dit: « Nous » avons quelque chose à faire: il nous faut confesser » nos péchés et nous humilier devant Dieu. » D'une voix brisée, il confessa ses fautes; puis, s'approchant de plusieurs de ses frères, il leur tendit la main tour à tour, en leur demandant pardon. Ceux à qui il s'adressait se levèrent spontanément, confessèrent leurs péchés en demandant pardon, et se jetèrent au cou les uns des autres en versant des larmes. L'esprit de confession se propagea à travers toute la congrégation. C'était une Pentecôte. On chantait les louanges de Dieu, et cela dura tard dans la nuit, et jusqu'aux petites heures du matin.

» On entendait souvent prononcer distinctement ces paroles: « Je reprends et je châtie tous ceux » que j'aime. Aie donc du zèle et repens-toi. » Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si » quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, » j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec » moi. » Apoc. 3: 19–20.

» Personne ne paraissait trop orgueilleux pour confesser ses péchés; et ceux qui donnaient l'exemple étaient les plus influents, qui n'avaient pas eu jusqu'alors le courage de confesser leurs péchés.

» Il y eut dans le Tabernacle une joie telle qu'on n'y en avait jamais vue. Je me réveillai alors comme d'un sommeil, et pendant quelques instants je ne sus où j'étais. Ma plume était encore entre mes doigts. J'entendis ces paroles: « *Voilà ce* » *qui aurait pu avoir lieu.* Le Seigneur attendait » d'accomplir ces choses pour son peuple; le ciel » était prêt à coopérer. »

» Je songeai à ce que nous aurions vu si, lors de la dernière Conférence générale, on avait été au fond des choses; et, en constatant que ce que j'avais vu n'était pas une réalité, je sentis mon cœur se déchirer. »

LE RELÈVEMENT DE LA PAPAUTÉ
ANNONCÉ DANS LA PROPHÉTIE

Dans le Livre de Daniel comme dans l'Apocalypse, l'Esprit prophétique assigne à la papauté une période de suprématie sur la loi de Dieu et les saints du Très-Haut — comme sur les nations — qui dure 1260 années.

Cette période terminée, la papauté dégringole de son pavois et entre dans une période d'isolement et d'abaissement qui est appelée la « blessure mortelle. » Apoc. 13 : 3, 12, 14.

Mais bientôt la scène change de nouveau : « sa blessure mortelle fut guérie », dit l'apôtre ; « et toute la terre était dans l'admiration derrière la bête ; et ils adorèrent la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » Versets 3 et 4.

Aussi la persécution recommence-t-elle aussitôt : « Et le dragon (l'esprit qui anime la bête, Satan) ... s'en alla faire la guerre aux restes de sa postérité, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus. » Chap. 12 : 17. L'expression « restes de sa postérité » indique l'Eglise des derniers temps.

On voit le même fait dans Daniel 7, où le prophète entend les « paroles arrogantes que prononçait la corne » après l'ouverture du jugement dans le ciel, soit après 1844 (verset 11) ; il « voit cette corne faire la guerre aux saints, et l'emporter sur eux, jusqu'au moment où l'ancien des jours vint donner droit aux saints du Très-Haut », c'est-à-dire jusqu'au retour du Seigneur. Verset 21.

C'est donc un fait révélé que la papauté doit se « guérir » suffisamment de ses blessures pour persécuter à nouveau les enfants de Dieu. Pour cela il lui faut l'admiration des peuples et le prestige de la suprématie spirituelle, ecclésiastique et politique.

La guérison de la « blessure mortelle »

Depuis 1798, la papauté est entrée largement dans la période d'écrasement et d'infériorité qui lui était prédite. Combien de temps cette ère de faiblesse a-t-elle duré ? Sans entrer dans les détails, on peut dire que cette période a duré tout le 19e siècle.

Rome a repris un éclat nouveau sous le pontificat de Léon XIII. Cette renaissance semble plutôt avoir été inaperçue sous Pie X. Elle reparaît sous Benoît XV dès la fin de la guerre. Mais elle éclate avec une puissance soudaine dès les premiers jours du pontificat de Pie XI, le pape actuel. Le monde semblait attendre cette occasion pour se jeter aux pieds du Pontife romain.

Depuis la fin de la guerre, on compte quatorze nations qui ont renoué des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Devant le fiasco du président Wilson et l'impotence de la Société des Nations pour rétablir l'ordre, la concorde et la prospérité dans le monde, les nations cherchaient vaguement quelqu'un ou quelque chose à qui elles pussent demander secours et protection contre elles-mêmes. Ce quelqu'un, elles l'ont trouvé : c'est la papauté.

Les nations aux pieds de la papauté

Laissons maintenant parler les faits par l'organe des journaux catholiques, protestants ou libre-penseurs.

Dans un article intitulé *La Tiare*, l'*Echo* de Lausanne (journal catholique) du 18 février disait :

Des divisions formidables, suite de la plus gigantesque des guerres, partagent la chrétienté. Les classes s'élèvent les unes contre les autres. Un immense ressac semble secouer les nations.

A la suite de Benoît XV, Pie XI travaillera à rétablir la paix dans la justice et dans la charité : et nous aussi, humblement, nous l'aiderons. Fils soumis du Souverain Pontife, nous saluons et reconnaissons l'étendue de son Empire, symbolisé par la triple couronne.

Le même journal du 4 février citait une circulaire de Mgr Besson, évêque de Lausanne et Genève, qui dit entre autres :

Le prestige que Benoît XV avait obtenu pendant la guerre fit comprendre à tous que la Papauté reste une puissance morale sans pareille — et, d'ailleurs, l'importance que la presse donne à la mort du Pape montre la place à part qu'il tient dans le monde. C'est pourquoi les nations, instinctivement, se rapprochent du Saint-Siège.

Le correspondant romain de la *Gazette de Lausanne* voit dans le pape « le prince de la paix » ; le directeur du *Témoignage*, le pasteur S. Lambert, de Paris, constate et juge comme suit le mouvement catholique qui se dessine en France :

Ah ! c'est que le monde a été déçu ; au lieu de la paix promise, il a vu se dresser devant lui le spectre du bolchévisme, de la guerre future ; il a tremblé devant les appétits déchaînés, devant les ferments de désordre partout répandus, et alors, comme toujours, il s'est tourné vers l'Eglise qui, aujourd'hui comme toujours, se donne pour la grande puissance de conservation sociale, et groupe autour d'elle toutes les forces de réaction. Ce n'est pas à un réveil religieux que nous assistons, mais bien à un sursaut des égoïs-

mes nationaux et privés, qui appellent Rome à leur aide.

Un écrivain en vue, M. René Pinon, voit dans le catholicisme un des vainqueurs de la guerre:

La chute du tsarisme et des Hohenzollern a porté un coup aux deux religions d'Etat les plus hostiles à Rome: l'orthodoxe et la luthérienne. La résurrection de la Pologne est une résurrection du catholicisme dans l'Europe orientale. Celle de l'Irlande ajoute à l'Occident un élément catholique. En Allemagne, le Centre catholique est l'arbitre du gouvernement. Et en France, le retour de l'Alsace interdit l'anticléricalisme ancien...

...Il y a un peu partout dans l'Europe continentale des partis catholiques, qui sont au pouvoir ou avec lesquels le pouvoir doit compter. Et jamais il n'y a eu autant de nations représentées auprès du Saint-Siège. Celles qui se tiennent à l'écart ne nuisent qu'à elles-mêmes: la France l'a compris. Que d'empires écroulés, tandis que la chaire d'unité restait debout! Le monde entier a été sensible à un fait aussi évident.»

A quoi, M. le pasteur Adamina ajoute, dans le *Journal religieux:*

M. Pinon pense que ces faits détruisent la théorie de la supériorité et de l'avenir du protestantisme. Dans le chaos où s'abîme l'Europe, gorgée de révolutions et de démocratie, se mourant de dissolution, l'Eglise romaine s'est identifiée avec l'ordre et c'est d'ordre que le monde a besoin.

La France

La France n'a pu résister longtemps au courant qui pousse les peuples vers Rome. Elle y a envoyé un ambassadeur sans même attendre la discussion de cette grave mesure par les Chambres. Et c'est M. Briand lui-même, l'auteur et le défenseur de la loi de séparation, qui a pris cette initiative!

La Curie romaine, naturellement, a immédiatement dépêché Mgr Cerreti à Paris, et c'est ce dernier — selon la tradition — qui, le 1er janvier, a présenté au président de la République les vœux du corps diplomatique!

La Suisse

La Suisse n'est pas restée en arrière, à la grande satisfaction de Mgr Besson cité tout à l'heure:

Nous ne pouvons oublier le geste de notre Conseil fédéral qui, tout à la fois conscient de la force du catholicisme au milieu du désordre actuel, et désireux de travailler à l'apaisement des esprits dans notre pays, voulut renouer avec le Vatican les relations diplomatiques autrefois interrompues. Le nom de Benoît XV demeure attaché désormais à ce fait historique, d'autant plus que sa haute sagesse et la valeur personnelle du représentant qu'il sut se choisir furent pour beaucoup dans la manière heureuse dont l'événement s'accomplit.

Le Conseil fédéral n'en resta pas là. Avisé par le nonce papal à Berne de la mort de Benoît XV, il décida d'envoyer le télégramme suivant aux cardinaux:

«Leurs Eminences les cardinaux,

«Le Conseil fédéral suisse apprend avec une vive douleur la mort du Saint-Père, le Souverain Pontife. Cette perte est d'autant plus grave qu'elle atteint en Benoît XV un des plus grands et des plus éclairés amis de la paix du monde. Le Conseil fédéral prie Vos Eminences d'agréer pour Elles-mêmes et pour le Sacré-Collège l'hommage de ses condoléances émues et de sa profonde sympathie. — *Haab, président de la Confédération.*»

L'immense satisfaction éprouvée au Vatican de la démarche du Conseil fédéral se traduit dans un télégramme du cardinal Gasparri, qui se dit «profondément touché» et «ému» et exprime «la très vive gratitude du Sacré-Collège» et sa «reconnaissance personnelle» à M. Haab.

Ce n'est pas tout: au lieu de se borner à envoyer un membre catholique au service commémoratif du deuil papal, tout le Conseil fédéral s'y est rendu. C'était la plus vieille démocratie du monde qui rendait un hommage solennel et officiel au système classique d'autocratie gouvernementale, à l'école supérieure d'intolérance et de despotisme.

Mais qui pense à ces choses, aujourd'hui?

L'Italie

Comme on sait, depuis l'occupation de Rome par les troupes italiennes en 1870, et le choix de cette ville comme capitale d'Italie, il y a mésintelligence entre le gouvernement italien et le gouvernement papal, tous deux domiciliés dans la même ville. Jusqu'à un an environ avant la mort du pape Benoît XV, le Vatican refusait de recevoir une tête couronnée qui allait faire visite au roi d'Italie.

Benoît XV renonça spontanément à cet usage malveillant. Le gouvernement italien, répondant à ce geste amical, a fait publier au mois d'août dernier une sorte de Livre vert contenant 61 articles de journaux italiens ou étrangers se référant à la question romaine et écrits à l'occasion de la reprise des rapports diplomatiques entre la France et le Saint-Siège.

«Le *Corriere d'Italia,* organe du parti populaire catholique, et dont on connaît les attaches avec le Vatican, constate que le gouvernement italien a voulu par là faire connaître au monde entier le changement d'esprit qui s'est opéré en Italie, au cours de ces dernières années. Désormais, en effet, l'Italie se montre désireuse de suivre l'exemple de la France, en réconciliant l'Eglise avec l'Etat.»

La Croix, 25 août 1921.

A la mort du pape, le gouvernement italien a fait un grand pas. On a pu lire dans les journaux:

Le *Journal officiel* italien a paru, lundi soir, encadré de noir.

Les drapeaux ont été hissés en berne non seulement sur les bâtiments publics romains, mais aussi sur les navires ancrés dans les ports et sur les bâtiments royaux. Des mesures très sévères ont été prises

pour la sécurité publique, pour la sauvegarde des personnes et des libertés personnelles des cardinaux.

Les manifestations du gouvernement italien, à cette occasion, ont fait l'objet de commentaires dans les milieux politiques et diplomatiques.

C'est la première fois, fait-on observer, que le gouvernement rend au Pape les honneurs dus à un souverain.

Le pouvoir temporel

La papauté ne renonce pas, n'a jamais renoncé à son pouvoir temporel. On sait que c'est en lui faisant miroiter la restauration de ce pouvoir que l'Allemagne avait gagné, au début de la guerre, les bonnes grâces du Vatican.

Or, voici que, sans l'Allemagne, et avec le seul bon vouloir de l'Italie, cette question épineuse entre toutes semble vouloir entrer sur le terrain de la conciliation ! Qu'on en juge par un article qui paraissait le 23 juin, dans l'*Osservatore Romano,* l'organe officiel du Vatican, et dont voici la conclusion :

« ...Donc, non seulement la question romaine existe ; non seulement il faut la résoudre dans l'intérêt national ; non seulement la loi des garanties est dépassée ; mais la **solution territoriale** est possible...

» La liberté et l'indépendance, dans cette plénitude qui est naturelle et nécessaire à un pouvoir spirituel universel, ne peuvent se manifester que dans la souveraineté : celle-ci, dans l'état actuel du droit public des gens, ne peut exister que si elle est fondée sur un **territoire.** Personne n'a jamais pensé autrement, comme personne n'a jamais imaginé que, par là, la souveraineté de l'Etat serait diminuée ou violée. »

Au dire d'un haut dignitaire de la Curie, la base de l'accord éventuel entre l'Italie et le Saint-Siège serait celle-ci :

Cession définitive au Vatican d'un territoire comprenant le Vatican avec la cathédrale de Saint-Pierre, les palais du Latran et du Castel Gandolfo, le tout formant une sorte de « patrimoine de Saint-Pierre ».

La brise qui enfle les voiles de la papauté dans cette direction est si forte qu'on a pu lire dans le *Temps* (du 2 juin 1921) :

« Pour que cette vieille et encombrante question romaine aboutisse à une solution convenable, — que la politique italienne se persuade qu'elle n'amoindrira pas les droits de l'Etat, — il faut donc abandonner au plein pouvoir de la papauté la zone territoriale qui lui est nécessaire... Tant que les sphères dirigeantes de la politique italienne ne se persuaderont pas que, de laisser au plein pouvoir du pape l'espace de territoire jugé indispensable, ce n'est pas un bien grand écot payé en retour du privilège d'hospitaliser la plus grande autorité spirituelle vivante dans l'histoire, il sera inutile d'espérer que les rapports entre l'Italie et le Saint-Siège trouvent la constitution normale que tous les pays de vieille et nouvelle formation ont instaurée ou rétablie, pour la sauvegarde de leurs intérêts intérieurs et de leur expansion dans le monde. »

Ce qui fait dire à J. Soavi, correspondant italien du *Christianisme au XX^e^ siècle,* du 25 août 1921, que « la *Question romaine*... répète le songe ambitieux des Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII. »

A cette occasion, le pasteur A. Carmagnole écrivait d'Italie à la *Semaine religieuse* de Genève :

C'est un fait qu'en ces jours, le Vatican relève la tête, non pas comme pouvoir religieux, mais comme institution politique...

Nous pensions que la question romaine était enterrée à jamais depuis l'entrée des troupes italiennes à Rome, le 20 septembre 1870. Mais voilà qu'elle renaît de ses cendres !

Le Vatican a toujours faim et soif de pouvoir temporel, et les journaux catholiques en parlent ouvertement, en revendiquant une souveraineté territoriale, ne fût-elle que minime, pour le Saint-Siège ; ils réclament également la transformation en « loi internationale » de la « loi des garanties », qui est une loi italienne de droit public intérieur.

En voilà assez pour nous montrer de quel côté souffle le vent, et pour nous prouver que la Parole de Dieu s'accomplit. Veillons et soyons sobres, de peur que « ce jour-là » ne nous surprenne !

J. V.

Le chrétien et la guerre

Un frère de France nous écrit :

J'ai suivi avec intérêt la polémique sur la question militaire. Avec le frère X..., qui n'est pas français, pourtant, mais qui sut ranimer la flamme patriotique dans nos églises durant la guerre, je crois que pour être logiques avec nos principes, si nous reconnaissons la légitimité des autorités établies et de l'épée du magistrat, nous devons reconnaître la légitimité de l'intervention armée, fin [objet] occasionnelle du principe de l'autorité d'un gouvernement, dans des circonstances où les tribunaux sont obligés de faire appel à la force de tous les citoyens pour parer à l'attaque d'un ennemi qui dépasse les forces de la gendarmerie et des gardiens de la paix.

Notre correspondant commet, croyons-nous, une grave méprise. Du fait que les « autorités supérieures » « ont été instituées de Dieu », et que le « magistrat... porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal » (Rom. 13 : 1-5), il ne s'ensuit nullement que la guerre soit légitime, au point de vue chrétien, et que l'enfant de Dieu doive y participer.

Le rôle des autorités civiles, qui consiste à maintenir l'ordre à l'intérieur du pays, à protéger les faibles, et à punir les malfaiteurs, est une tout autre chose que la guerre avec un pays voisin.

Si la politique est basée sur l'ambition, et la diplomatie sur la ruse, la guerre est basée sur le meurtre. Les nations de la terre, même les meilleures, sont en révolte contre Dieu et contre sa loi ; la Bible les dépeint comme des bêtes féroces ; et le chrétien n'est nulle part appelé à sympathiser avec leurs

querelles, ni à prendre parti dans leurs revendications, leurs haines ou leurs vengeances.

Le commandement de Dieu est formel : « Tu aimeras ton prochain » ; « tu aimeras ton ennemi » ; tu lui « feras du bien » ; « *tu ne le tueras point* ». Or la guerre, c'est l'art et le métier de tuer, de tuer le plus grand nombre possible d'êtres créés à l'image de Dieu.

« Sachez-le aussi, dit l'Eternel, je redemanderai le sang de vos âmes, je le redemanderai à tout animal ; et je redemanderai l'âme de l'homme à l'homme, à l'homme qui est son frère. Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé ; car Dieu a fait l'homme à son image. » Gen. 9 : 5-7.

II

Le cas d'attaque injustifiée n'est pas une exception à la règle générale qui défend le meurtre ; le prétendu « droit de légitime défense » n'existe que dans la morale mondaine.

L'enseignement de Jésus est positif et sans équivoque. Le chrétien ne doit « pas résister au méchant », pas même en cas d'agression personnelle pouvant aller jusqu'au meurtre.

« Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps. » « Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet. » « Les cheveux de votre tête sont tous comptés. »

Il faut abandonner le terrain de la foi, méconnaître les préceptes de Jésus, et fermer les yeux aux promesses de Dieu, pour s'armer d'un instrument tranchant ou d'une arme à feu, en vue de défendre sa vie ou celle des siens.

Le même principe, à plus forte raison, doit régir la conduite du chrétien en ce qui concerne la défense de la patrie, victime d'une invasion étrangère.

Un peuple peut *se dire* attaqué, quand c'est lui-même qui a provoqué la guerre. Sur un mot d'ordre d'en haut, la presse fait croire aux masses tout ce qu'elle veut. Quand on lit les justifications publiées de part et d'autre sur les causes de la guerre de 1870 et de mainte autre guerre moderne, on en perd la tête.

Dieu seul connaît tous les fils et les roueries de la diplomatie. Il ne nous a pas confié le devoir de sonder ces profondeurs ; mais il nous a laissé une loi précise, et qui n'admet pas d'exceptions : « Tu ne tueras point. »

III

Mais prenons le cas d'un peuple attaqué et envahi par son voisin sans provocation aucune, comme nous croyons que tel a été le cas de la France en 1914. Même dans ce cas-là, le chrétien n'a pas la permission d'intervenir ni d'épouser les sentiments guerriers de ses compatriotes.

De même que Dieu permet la tribulation et la persécution pour le bien de son Eglise, il permet aussi la guerre et l'invasion pour châtier les nations. De même qu'il purifie son peuple dans le creuset de l'affliction, il ramène les nations de leur égarement en les faisant passer par la fournaise de l'oppression et de la dévastation. Que de peuples auxquels Dieu annonce par les prophètes des châtiments divers, et auxquels il a effectivement fait boire la coupe de son courroux revendicateur !

IV

Si Dieu « redemande le sang de l'homme à l'homme qui l'a versé », il en fait de même vis-à-vis des peuples. Celui qui gouverne le monde a des comptes à régler avec les nations aussi bien qu'avec les individus ; il a des châtiments pour les uns et les autres, avec cette différence que les peuples sont toujours punis dans ce monde, pour la raison qu'ils perdent leur existence propre dès que Jésus apparaît dans son règne.

Ces comptes, ces châtiments peuvent être différés durant des siècles. On en voit un exemple dans le cas des Amalékites exterminés par ordre de Dieu, cinq siècles après leur lâche agression contre Israël, (Exo. 17 : 8 ; Deut. 25 : 17 ; 1 Sam. 15 : 2, 3, 18) ; et un autre, dans le cas du peuple d'Israël lui-même, sévèrement puni au temps de David pour une félonie politique commise un demi-siècle plus tôt par Saül. 2 Sam. 21 : 1-14.

Il y a aujourd'hui en Europe des peuples qui ont sur la conscience le crime d'avoir fait couler comme de l'eau le sang des enfants de Dieu ; d'avoir saccagé, par esprit de vengeance ou d'orgueil, des provinces entières ; d'avoir mutilé sans pitié des races inférieures dans le but de les mieux exploiter ; d'avoir entretenu et d'entretenir en pays païens le commerce de l'opium et de l'alcool, contre le désir des peuples eux-mêmes ; de permettre la traîte des noirs et des blanches. Et ces peuples se disent chrétiens et civilisés ; ils se vantent hautement de leur moralité et de leur esprit de justice. Les hommes se laissent duper, mais Dieu voit tout et n'oublie rien. Le cri de vengeance du sang innocent finit par atteindre le trône du Roi des rois. Le jour de la rétribution sommeille longtemps, puis il se réveille.

Faut-il mentionner, en passant, et pour mémoire, les cas d'intolérance et de cruauté de la Suisse protestante vis-à-vis des anabaptistes, des Juifs, et des sabbatistes, la tolérance vis-à-vis de la prostitution, et la fabrication et la vente officielle de l'alcool ; les mutilations autorisées par le gouvernement belge à l'endroit des nègres au Congo (mains et pieds coupés) ; la vente de l'opium imposée aux Chinois par l'Angleterre ; les massacres de protestants en France durant des siècles ; la destruction du Palatinat ordonnée par le roi Louis XIV, barbarie qui fait dire à un historien que « les bords fleuris du Rhin furent changés en de vastes déserts, et (que) l'imagination recule devant une pareille dévastation » ?

En vain, les malheureux habitants se jetaient-ils aux pieds des vainqueurs en demandant grâce, ils n'en étaient pas moins dépouillés et chassés dans les campagnes couvertes de neige, où un grand nombre moururent de froid. On mit le feu aux quatre coins de Heidelberg.

V

On n'en finirait pas, si l'on voulait faire le tableau des iniquités commises par les nations les plus civilisées ; iniquités qui font qu'elles sont toutes destinées à disparaître et à voir leur gloire couchée dans la poussière, au grand jour de Dieu qui approche.

Mais Dieu n'attend pas toujours, ni pour tous les peuples, jusqu'au règlement final ; il juge à propos de temps en temps de permettre que l'un ou plusieurs de ces peuples soient visités par la famine, la peste ou la dévastation. Qui sommes-nous, alors, pour lui dire : « Tu t'es trompé ; ce châtiment n'est pas mérité ; ce fléau est injuste ; nous n'avons fait de mal à personne » ?

Que les mondains fassent de telles protestations contre les jugements de Dieu, qu'ils en prennent occasion pour blasphémer, cela n'a rien de surprenant. Mais ce qui est affligeant, c'est quand les chrétiens — sans se regimber ouvertement contre Dieu — se laissent aller à maudire, à exécrer, comme on l'a vu au courant de la récente guerre, les instruments dont Dieu se sert pour punir ceux qu'il veut punir, ou plutôt ceux qu'il veut sauver d'une plus grande corruption.

Cette grande vérité est si bien sentie et exprimée par Vinet, que je lui donne ici la parole :

« Il ne faut pas craindre de le dire, la pensée d'un monde sans un Dieu qui punit, est une pensée désespérante. La vue de ses vengeances console, parce que ses vengeances, c'est la justice, et que, sans la foi et la justice, l'âme humaine est aussi incomplète que le corps lui-même est incomplet sans l'âme. Les châtiments de Dieu n'effrayent pas seulement, ils rassurent ; ils rassurent en effrayant ; ils constatent la présence de Dieu ; or Dieu présent est le tout de l'homme...

» Si — à l'aspect du pays livré aux horreurs de la guerre, de cités incendiées, de maisons dévastées, de familles fugitives, de mères cherchant en vain leurs enfants ravis, d'enfants en vain redemandant leurs mères, de prisonniers emmenés en exil, de générations disparues, de familles éteintes — l'affliction et l'épouvante ne réprimaient pas la vérité dans notre cœur, elle s'en échapperait en chants de louange et ferait monter à Dieu, à travers les cris et les gémissements de ces foules désolées, cet hymne triomphal du prophète : « Saint, saint, saint est l'Eternel ! Toute la terre est remplie de sa gloire ! »

Au début de la guerre, un cri général d'exaspération éclata jusque dans les milieux chrétiens par le fait que Dieu n'arrêtait pas la main criminelle des envahisseurs des territoires belge et français. Devant cet état des esprits, M. Saillens, de Paris, fit entendre ces nobles paroles que je soumets à l'attention de mon lecteur, et qui confirment tout ce qui précède :

» Le silence apparent de Dieu dans l'agonie d'un monde est, peut-être, ce qui nous semble le plus douloureux en ce moment. Cette énigme a toujours angoissé la pensée humaine et même la pensée chrétienne. Elle semble subsister jusque dans l'au-delà : « Jusques à quand, ô Maître saint et véritable, tarde-» ras-tu à juger, à tirer vengeance de notre sang sur » les habitants de la terre ? » (Apoc. 6 : 10.)

» Eh bien ! il faut avoir le courage de le dire : c'est par amour que le Juge se fait violence à lui-même et n'intervient pas encore pour arrêter le mal et punir les criminels !

» Oui, par amour !

» Si Dieu commençait à juger, où s'arrêterait-il ? Sa justice se bornerait-elle à punir le Turc et le Germain ? N'y a-t-il pas d'autres meurtriers que ceux que nous flétrissons ? En France, en temps de paix, étions-nous donc tous des saints ? Et le monde n'était-il pas coupable ?

» Ah ! si Dieu nous exauçait ?

» Si Dieu nous exauçait, s'il commandait enfin que, devant son trône parussent tous les hommes, et que les livres fussent ouverts pour qu'il soit rendu à chacun selon nos œuvres ; si Dieu nous exauçait, s'il se mettait à faire prompte et entière justice, alors savez-vous ce que l'on verrait ? On verrait la plupart des hommes, de toutes races, et de toutes conditions, éperdus, se voiler la face, se cacher, s'enfuir loin, le plus loin possible, de la justice qu'ils ont invoquée... On les entendrait, eux qui se plaignent de la brutalité des catastrophes, appeler les catastrophes elles-mêmes : « Montagnes, tombez sur nous ! » (Luc 23 : 30.) Tout plutôt que de rencontrer le regard du Saint et du Juste !... Victimes aujourd'hui, n'avons-nous pas, nous aussi, — avares, injustes, idolâtres, licencieux, orgueilleux, égoïstes — n'avons-nous pas tous sur les mains le sang de notre prochain ?

» C'est donc pour laisser aux hommes le temps de se repentir et de venir à Lui que Dieu tarde à faire justice... »

Non, cher frère, nous ne voyons pas de motif pour abandonner le glorieux principe chrétien qui a fait des adventistes du septième jour — dès leur origine — des non-combattants. Cette attitude, nos frères l'ont prise en 1864 dans le cas de la guerre de sécession qu'on eût pourtant pu considérer comme une guerre juste et nécessaire.

Cette attitude de non-combattants, notre comité de la Conférence générale a tenu à la réaffirmer officiellement lors de l'entrée des Américains dans la grande guerre, et ils ont, à cette occasion, soumis nos principes à cet égard devant leur gouvernement.

Au lieu de les abandonner, ces principes — qui font la gloire de l'Eglise des Amis (Quakers) et des Anabaptistes — nous devons, au contraire, nous préparer à rester chrétiens à l'égard du 6me commandement lors de la prochaine guerre, faute de quoi on nous verra sans doute un jour marcher, le fusil sur l'épaule, dans la direction d'Armaguédon !

J. V.

DÉPARTEMENT DU COLPORTAGE

Secrétaire d'Union : J. A. P. GREEN

Cours de Colportage à Collonges

du 13 au 20 juin 1922

Vous reconnaîtrez sans doute plusieurs visages sur la photographie ci-dessous, et vous vous écrierez : « Quelle armée de colporteurs travaillent cette année pour gagner leur écolage ! » En vérité, ces jeunes gens et jeunes filles colportent actuellement dans les différents pays de l'Union latine. Quelques-uns sont en Belgique ; quelques-autres en Alsace ; un jeune frère colporte en Espagne ; les autres travaillent en France et en Suisse.

Membres du Cours de Colportage. — Juin 1922

Ils colportent avec le livre religieux : *Notre Epoque et la destinée du monde.* Plusieurs d'entre eux, peut-être, trouveront les débuts difficiles. C'est que, en vérité, ce ne sera plus comme à Collonges ! Le ciel ne sera pas toujours aussi serein, ni l'eau aussi fraîche et aussi pure ! Néanmoins, tous sont partis avec la conviction que, pour réussir, il faut savoir être maîtres des circonstances, et non se laisser dominer par elles. Ils savent qu'il leur faut de la consécration ; qu'ils doivent prier sans se lasser, et toujours aller de l'avant. Et, s'ils ne négligent aucune de ces trois choses : s'ils se consacrent entièrement à Dieu, s'ils prient de tout leur cœur, s'ils avancent courageusement, ils réussiront !

Ces jeunes gens ont entrepris une belle et noble tâche. Ils sont disposés à endurer les fatigues, et à affronter les difficultés, non seulement en vue de gagner leur écolage, mais aussi dans le but de faire pénétrer la vérité dans bien des foyers.

Peut-être éprouveront-ils parfois les mêmes sentiments que Jérémie, et diront-ils : « Je ne suis qu'un enfant, je ne puis parler. » Mais le Seigneur leur dit de ne rien craindre. La Bible nous dit que Jérémie ne se tut point. Et nous savons que c'était risquer sa vie que de parler au nom du Seigneur, en ce temps-là, au milieu de gens qui s'étaient détournés de Dieu.

J'aime lire et relire les encouragements renfermés dans Jérémie 26 : 8-16. Au verset 14, nous trouvons des paroles pleines de hardiesse et de courage : « Pour moi, me voici entre vos mains, traitez-moi comme il vous semblera bon et juste. » Jérémie n'était point effrayé en la présence de ses accusateurs. S'il s'était montré faible et craintif, sa vie n'eût sûrement pas été épargnée.

Dans les Proverbes, au chapitre 22, et au verset 25, nous lisons : « Si tu vois un homme habile dans son ouvrage, il se tient auprès des rois, il ne se tient pas auprès des gens obscurs. »

Frères et sœurs, nous avons une courageuse troupe de jeunes gens et jeunes filles à l'œuvre dans le champ. Comme Jérémie, ils proclament la vérité.

Tous les grands mouvements d'ordre moral ont débuté avec un Jérémie qui osa prêcher la vérité telle qu'elle lui fut révélée.

Quelqu'un a dit : « La vérité ne naît pas au milieu des foules, elle n'est pas accueillie par des applaudissements. La vérité naît dans la solitude ; elle est le résultat d'un travail parfois si pénible qu'il coûte la vie à celui qui l'accomplit. Mais qu'importe ce qu'il advient de l'homme qui l'a proclamée, si la vérité fait son chemin dans le monde ! Dans le dévouement de l'individu qui se sacrifie pour la vérité, nous trouvons une preuve du fait que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Cette indifférence du moi, cet esprit de sacrifice pour quelque chose de supérieur au moi, c'est ce qui, dans l'homme, ressemble le plus à Dieu. »

Mais quel fut le résultat de l'attitude courageuse de Jérémie ? Nous la lisons au verset 16 : « Les chefs et tout le peuple dirent aux sacrificateurs et aux prophètes : « Cet homme ne mérite point la mort ; car c'est au nom de l'Eternel, notre Dieu, qu'il nous a parlé. »

Nous avons aujourd'hui besoin de colporteurs qui possèdent le courage de Jérémie, de colporteurs qui iront de maison en maison offrir les paroles de vérité, et avertir chacun de l'approche du retour de Jésus, notre bon Sauveur.

J.-A.-P. GREEN.

« Le seul moyen conséquent d'avoir un grand succès dans le colportage, c'est de travailler un peu plus longtemps, un peu plus soigneusement, de prendre le travail plus au sérieux, et d'avoir une confiance inébranlable en Dieu qui nous a assigné ce travail. Il ne s'agit pas de s'arrêter dans les moments de crise, notre œuvre est divine, et nous sommes les serviteurs de Dieu. Le commandement de notre grand chef est : « Allez ». — *W.-W. Eastman.*

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Messagers célestes en Espagne

L'histoire de deux colporteurs, aux Etats Unis, qui firent la rencontre de personnes qu'ils reconnurent pour être des anges me fait penser à des expériences analogues faites par quelques-uns de nos ouvriers en Espagne.

La première se rapporte à un de nos frères qui avait de nombreuses livraisons à faire dans une localité reculée et connue pour être infestée de voleurs.

L'heure était avancée, et il faisait déjà sombre lorsqu'il livrait son dernier livre. Tandis qu'il attendait pour recevoir le montant de sa livraison, son hôte le quitta et tira trois coups de fusil. Lorsqu'il revint, il expliqua au colporteur qu'il avait aperçu trois hommes à l'allure suspecte, rôdant autour de la maison. Sa pensée était que ces trois individus étaient des voleurs qui avaient suivi notre frère pour l'attaquer et le dépouiller. Leur complot fut apparemment déjoué par la présence d'une personne à cheval qui accompagna le colporteur pendant la partie périlleuse du chemin, s'entretenant amicalement avec lui, mais éludant toutes les questions qui lui furent posées en vue de faire connaître son nom.

Notre frère eut l'assurance que ce cavalier était un ange qui avait été envoyé pour le protéger.

Frère Bert-B. Aldrich, qui avait précédemment travaillé dans les îles Canaries, et frère Matas, qui attend le matin de la résurrection, se rendirent un jour dans quelques petits villages pour y colporter.

Ils décidèrent de travailler séparément et de se rencontrer ensuite à un certain endroit. Frère Aldrich travailla fort et ferme, mais sans succès, durant toute la matinée. Sous un soleil ardent, le long d'une route poudreuse, il se mit en marche pour se rendre à l'endroit désigné. Peu de temps après, frère Matas prenait le même chemin. Et, pour s'assurer qu'il était dans la bonne voie, il demanda à plusieurs personnes qu'il trouva chemin faisant si elles n'avaient pas rencontré un individu vêtu de telle et telle manière (décrivant frère Aldrich). Toutes répondirent négativement.

Avançant toujours, il vit un homme qui travaillait à sa terre, et s'approcha pour lui poser les mêmes questions. Le fermier lui dit qu'il avait en effet aperçu le matin même sur la route un individu répondant au signalement donné, et il ajouta qu'une personne vêtue de blanc l'accompagnait. Frère Matas se demandait qui cela pouvait être. Arrivé au lieu du rendez-vous, il s'empressa d'interroger frère Aldrich, qui lui répondit qu'il avait voyagé seul, qu'il n'avait vu personne vêtu de blanc, et ignorait que quelqu'un l'eût accompagné.

Tous deux eurent alors l'impression que la personne vêtue de blanc était un ange envoyé de Dieu. Et frère Aldrich eut l'assurance qu'aux jours de difficultés — alors même qu'il avait beaucoup travaillé pour arriver à un maigre résultat, comme c'était le cas ce jour-là — les messagers célestes se tenaient à ses côtés.

Nous sommes reconnaissants à notre Dieu non seulement de ce que « les anges de l'Eternel campent autour de ceux qui le craignent et les arrachent au danger », mais aussi du fait qu'ils sont parfois visibles.

Une autre expérience est celle du frère Sanchez. Au moment de faire ses livraisons, il vit son travail facilité par un individu qui, paraissant bien connaître les personnes de l'endroit, se présenta à notre frère pour faire le travail à sa place.

Une autre fois, ce même frère n'ayant pas réussi à placer un seul livre dans une certaine localité, avait quitté la place pour se rendre dans un village avoisinant où il rencontra une opposition plus vive encore, car la nouvelle de son arrivée l'avait précédé, et avait prévenu les habitants contre lui.

Il apprit en rentrant chez lui, le soir, que les agents de police étaient à sa recherche. Il décida alors de partir pour échapper au danger, et fit porter ses bagages à la gare par un jeune homme, avec l'intention de le suivre tôt après. Tandis qu'il prenait la même direction, il aperçut, de loin, les agents de police surveillant ses bagages. Notre frère se demanda alors ce qu'il devait faire ; mais, confiant en Dieu, il continua son chemin.

Soudain des coups de feu se firent entendre. Les agents se précipitèrent dans la direction d'où venait le bruit. Notre frère n'eut plus qu'à empoigner ses bagages, prendre son billet, et monter dans le train, qui était déjà en gare, et qui se remit en marche lorsque les agents retournèrent sur le quai.

Les bruits entendus venaient de cartouches placées par des enfants sur les rails du chemin de fer. Il se peut que ces enfants aient voulu s'amuser en agissant de la sorte ; mais le Seigneur, qui prend toujours soin des siens, et a constamment l'œil sur eux, s'est servi de ces enfants et de leur tour malicieux pour sortir d'embarras un de ses fidèles serviteurs.

Ces expériences fortifient notre foi. Nous remercions Dieu pour ses bontés, « car sa miséricorde dure à toujours ».

H. BIRBECK-ROBINSON.

Ile Maurice

« Nations, écoutez la parole de l'Eternel, et publiez-la dans les îles lointaines ! » Jér. 31 : 10.

« Glorifiez donc l'Eternel dans les lieux où brille la lumière, le nom de l'Eternel, Dieu d'Israël, dans les îles de la mer ! « Esaïe 24 : 15.

Ces paroles nous invitent à publier le message de l'Eternel, et à glorifier Dieu dans les îles de la mer, même les plus éloignées.

Nous sommes heureux de constater que, dans toute l'île Maurice, cette parole est publiée et reçue, et que ceux qui la reçoivent véritablement dans leurs cœurs voient leur vie régénérée et renouvelée.

Depuis de nombreuses années, la Parole de Dieu est semée à Maurice par différentes dénominations protestantes et par le dépôt de la « British Bible Society ». Mais l'arrivée des Adventistes dans cette île a donné un renouveau de vie à cette œuvre de propagande. La prédication du dernier message à un monde perdu a réveillé de nombreuses âmes, et suscité l'intérêt de beaucoup d'autres qui ne connaissaient pas le Livre de Dieu. Il est intéressant de voir des hom-

mes et des femmes de toutes races s'empresser d'acheter la Bible. C'est ainsi que le dépôt de la Société biblique à Maurice a vu son stock de Bibles en plusieurs langues diminuer rapidement. Plusieurs de nos ouvriers indigènes ont contribué pour une large part à la diffusion des Ecritures.

Nos imprimés se vendent bien à Maurice. Ils constituent un des moyens dont Dieu se sert en ce siècle pour porter les hommes à écouter la parole de l'Eternel. A l'ouïe de cette parole qui dit : « Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et tournez votre cœur vers l'Eternel » (Josué 24 : 23), plusieurs ont renié leurs idoles de bois, d'argent et d'or qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, et se sont tournés vers le Dieu vivant, qui a fait le ciel, la terre, la mer et les sources d'eau, pour le craindre, le glorifier et l'adorer.

Un exemple donnera une idée de la puissance de la Parole de Dieu pour amener les pécheurs à renoncer aux choses vaines et aux dieux de néant. Un homme et sa femme, fervents catholiques, ayant entendu le message adventiste, désirèrent connaître la Bible. Ils en achetèrent un exemplaire ; la lecture du saint Livre ayant ouvert leurs yeux, ils commencèrent à être troublés, car leur maison était remplie d'idoles. Une lutte s'engagea dans leur âme : « Faudra-t-il renoncer à nous prosterner devant ces statuettes que nous aimons tant ? » se demandaient-ils l'un à l'autre. « Il faut prier Dieu de nous éclairer. »

C'est ainsi que, sans consulter ni la chair ni le sang, ils se mirent à genoux devant le Dieu du ciel. Alors la lumière brilla dans le cœur de la femme, et, pendant que son mari était au travail, elle commença à détrôner de sa maison toutes les idoles de bois, d'argent, etc., devant lesquelles ils avaient coutume de se prosterner. Mais lorsque le mari rentra, le soir, et vit ce que sa femme avait fait, il lui demanda sur un ton de reproche : « Qu'as-tu fait ? » et il remit les faux dieux à leurs places. Peu après, il fut lui-même convaincu. Grâces soient rendues à Dieu ! aujourd'hui ces âmes précieuses adorent le Créateur de toutes choses. Qu'il est glorieux et puissant le dernier message de Dieu ! Et quel beau tableau ne nous offrirait-il pas, s'il ne rencontrait aucun empêchement ! Mais le triomphe aura lieu, car Dieu y mettra la main, et achèvera son œuvre bénie, comme il l'a annoncé à ses serviteurs les prophètes.

Alors, nous verrons Jésus notre Sauveur revenir sur les nuées du ciel pour apporter la délivrance à son peuple, et établir son règne de paix et de justice éternelle. « Car nous attendons, selon la promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. » 2 Pierre 3 : 13.

M. RASPAL.

En France

II

Il y avait longtemps que quelques-uns d'entre nous soupirions de voir notre imprimerie, notre maison de publication ou — pour parler français — notre *maison d'édition* installée sur le territoire français. Deux essais qui avaient été tentés — l'un en 1903 et l'autre en 1920[1] — n'ont pas réussi, faute de secours financiers qui eussent permis de placer cette entreprise dans ses meubles et sur son propre immeuble.

Maintenant, cela est fait : nous sommes chez nous, et nous imprimons nous-mêmes et avec nos machines ; les bénéfices, s'il y en a, iront au profit de l'œuvre ; la dîme des employés reste dans la cause au lieu d'aller dans le monde.

Nous sommes sur place pour évangéliser quarante millions de Français par la voie des imprimés. Nous avons le pied droit sur le sol de la France, au cœur même du pays. Nous avons sur le front une fabrique de munitions qui sert à ravitailler la future grande armée des colporteurs.

Voici l'état, à ce jour (20 juin 1922) des travaux d'installation de notre usine : dans le jardin, on pose un transformateur qui, d'ici quelques jours, donnera la force motrice aux machines ; dans l'usine, on monte la grande presse ; dans le bâtiment locatif et d'administration, on répare six planchers, dont deux sont pourvus de carrelages ; on installe une salle de bain avec cabinet de toilette et deux cuisines ; on achève de tapisser, et on se prépare à tapisser et à rafraîchir sept pièces.

Pendant ce temps, nos cinq imprimeurs travaillent activement — quand ils ne sont pas réclamés par la manœuvre — à la composition de la *Revue*, des *Signes* et du *Vulgarisateur* qu'on espère pouvoir mettre sous presse dans peu de jours.

Les familles Huse et Meyer, ainsi que les autres membres du personnel sont logés d'une façon très sommaire et primitive, un peu comme à la guerre. Ne sommes-nous pas en effet des soldats du Christ, enrôlés dans la plus sainte des guerres ? Aussi nos sœurs chantent-elles au milieu du bruit et du fatras aussi gaîment qu'à la Lignière, en escomptant le jour prochain où tout sera calme et reluisant d'ordre et de propreté.

* * *

6 juillet. — C'est lundi, le 26 écoulé, qu'après un travail ardu, exécuté avec le concours de frère Ern. Meyer par M. Maienfisch de Lausanne, monteur de la maison Bobst et fils, notre presse a pu commencer à fonctionner. Disons qu'elle a dû subir certaines modifications nécessitées par le changement du système triphasé au système monophasé et par la transformation du voltage. Tout cela ne s'est pas fait sans peines et sans soucis. Aussi n'a-t-on pu commencer à imprimer la *Revue* du 1er juillet que le 29 juin, et le *Vulgarisateur* que le 4 juillet. Les *Signes* de juillet vont à leur tour être mis sous presse aujourd'hui même.

Loué soit Dieu ! le mouvement est en marche ; le transfert est un fait accompli, et l'on ne tardera pas à en voir les fruits. Que nos frères et sœurs de Suisse soient sans crainte : l'œuvre en pays romand n'en souffrira pas, au contraire.

Pendant les travaux d'installation, mécaniques et autres, nous ne perdons pas de vue l'œuvre spirituelle. Une église de dix membres et une école du Sabbat

[1] Entre 1902 et 1904, les frères Robert et Vuilleumier installèrent à Paris l'administration et la rédaction des *Signes* et du *Messager*, qui s'emprimaient encore à Bâle. En 1920, en plus du bureau pour la France sis rue Nicolas Roret 1, frère A. Vaucher, dont le bureau de rédaction était à Paris depuis un certain temps, y fit nos imprimer deux journaux religieux. — *Réd.*

de deux membres ont été organisées à Dammarie-les-Lys. Ce nombre va prochainement s'augmenter de six unités par l'arrivée de frère et sœur L.-E. Borle, de Paris, celle des frères Alfred Maeder et Alfred Von Kaenel, de Gland, et le baptême de deux néophytes faisant partie du personnel.

Ce qui vaut surtout d'être dit, c'est le courage, la confiance en Dieu, la bonne volonté qui règnent dans notre colonie melunaise. Merci pour vos prières: elles sont entendues! J. V.

Conférence française

CONVOCATION

La quatrième assemblée annuelle d'affaires de la Conférence française des Adventistes du septième Jour aura lieu près de VALENCE (Drôme) *du 28 août au 3 septembre 1922.*

Chaque église ou groupe de la Conférence est invité à envoyer à l'assemblée des délégués officiels nommés par l'église et qui prendront devant celle-ci la responsabilité des décisions prises par l'assemblée.

La délégation comprendra: un délégué, si possible l'ancien, plus un délégué par dix membres ou fraction de dix membres.

L'ancien ou le secrétaire de chaque église ou groupe voudra bien faire parvenir la liste des délégués au président ou à la secrétaire de la Conférence au plus tôt.

Ordre du jour:

1. Rapport des ouvriers de la Conférence et des secrétaires de départements.
2. Compte-rendu financier de l'année 1921.
3. Renouvellement des lettres de créances et licences:
   a) aux prédicateurs consacrés,
   b) aux prédicateurs autorisés,
   c) aux lecteurs et lectrices de la Bible,
   d) aux colporteurs,
   e) aux secrétaires de départements.
4. Election du comité de la Conférence pour l'exercice 1922–1923.
5. Plans de travail pour le prochain exercice.
6. Distribution des ouvriers.
7. Divers et propositions individuelles.

Pour autres détails concernant l'assemblée, voir l'article: « Assemblée annuelle de la Conférence française. »

Pour le comité de la Conférence,
JULES REY.

Conférence d'Alsace-Lorraine

CONVOCATION

Nous informons nos frères et sœurs que l'assemblée annuelle de la conférence d'Alsace-Lorraine se tiendra cette année à Strasbourg du 16 au 20 août. Les réunions auront lieu dans la « Salle des Cygnes » du Palais des Fêtes, rue des Vosges. Ceux d'entre les frères et sœurs qui désirent qu'on leur retienne une chambre sont priés d'adresser leur demande à frère Haberey, c/o J. Fehr, 15 rue Edel, Strasbourg, en indiquant le jour de leur arrivée et la durée de leur séjour. L'assemblée commencera par une réunion de prière dans notre salle de culte, 13 rue de la Croix. La première réunion d'affaire aura lieu mercredi matin, le 16 août, à 10 heures.

Nous nous attendons au Seigneur pour de riches bénédictions pendant cette rencontre. Sa main a fait une grande œuvre parmi nous durant l'année écoulée; nos rangs ont été renforcés par un beau nombre de nouveaux frères et sœurs. Unissons-nous donc pour louer le Seigneur et pour recevoir la puissance de son Esprit afin de hâter le grand jour de son avènement.

Pour le comité de la Conférence,
J. FEHR, président.

NÉCROLOGIE

Anna GUILIANO. — L'église de la Chaux-de-Fonds se fait le devoir d'annoncer la mort de sœur Anna Guiliano, décédée le 26 juin 1922.

Notre sœur s'est endormie paisiblement ensuite d'une maladie qui la minait depuis longtemps. Elle fut un des premiers membres de notre église. Bon nombre d'adventistes se souviendront d'elle longtemps encore, et lui conserveront le souvenir d'une femme dévouée aux misères de ce monde. Malgré ses peines et ses luttes, elle resta fidèlement attachée au message qu'elle aimait.

Frère Alb. Guyot, le jour de l'ensevelissement, adressa des paroles de consolation aux membres de la famille présents, sans négliger un sérieux appel sur l'importance de faire la paix avec Dieu.

Et maintenant, notre sœur attend en repos le jour bienheureux qui l'appellera, incorruptible et glorieuse, pour aller à la rencontre de son Sauveur. Nous espérons qu'en ce jour-là elle verra avec joie les fruits de la vérité qu'elle sema en pleurant. LUC MONNIER.

Vin sans alcool

Médaille de bronze à l'Exposition de Gand, Belgique, 1913.
Diplôme d'honneur à l'Exposition de Lyon, France, 1914.

1 fr. 75, le litre

On n'accepte pas de commandes en-dessous de **30** litres. — Bonbonnes et transport à la charge de l'acheteur. Les bonbonnes sont reprises au prix de facture. Livraisons faites à partir du premier septembre 1922, — Adresser les commandes (dès maintenant pour faciliter l'entreprise) à M. Pierre Bouzanquet, propriétaire viticulteur, à Vauvert, Gard, France.

On désire placer un jeune garçon de 12 ans, d'un bon naturel, dans une famille adventiste où il serait entouré d'affection, et où il pourrait rendre des services, tout en fréquentant l'école primaire. On pourrait, au besoin, faire une petite allocation mensuelle.
S'adresser à la Rédaction de la *Revue.*

La Fabrique de Produits Alimentaires P. H. A. G. Gland offre, outre les produits de son catalogue, de la crème de noisettes, second choix, excellente au goût, pour le prix de 3 fr. 50, et des biscottes déchet pour le prix de 2 fr. 35 le kilo. Articles très avantageux.

REVUE ADVENTISTE

Frère P.-P. Paulini, directeur de l'œuvre en Roumanie, a passé un jour à Paris, en route pour son champ de travail, qu'il a représenté à la Conférence générale.

* * *

Le numéro des *Signes* pour la collecte d'automne, petit format, est sorti de presse. Il compte huit pages in-8° illustrées, imprimées en petits caractères. Destiné aux personnes donnant moins de un franc, ce numéro permet de jeter un coup d'œil d'ensemble sur notre œuvre dans les cinq parties du monde.

* * *

Le frère Bert-B. Aldrich et sa famille ont passé quelques heures à Melun avant de reprendre la route de l'Espagne, où notre frère prendra la direction de l'œuvre du colportage. Frère Aldrich, qui vient de faire un séjour en Amérique pour motif de santé, a précédemment été missionnaire aux îles Canaries.

* * *

Notre président, de retour de la Conférence générale, a passé quelques heures à Dammarie, avant de reprendre le chemin de la Suisse, après une absence prolongée. Il est heureux, nous a-t-il dit, de rentrer dans son élément, et de reprendre ses occupations à la tête du bureau de l'Union, où le travail s'est accumulé.

* * *

Nous avons été heureux de refaire connaissance avec notre ami et frère Emile Frauchiger-Borle, ancien collaborateur à l'imprimerie de Bâle, en 1888 et 1889. Il nous a donné de bonnes nouvelles de sa famille. Après avoir passé les années de la guerre en Turquie, il est maintenant à la tête de la mission tchécoslovaque, qui renferme la Bohême et la Galicie.

* * *

La colonie de Melun-Dammarie a joui, le mois dernier, de plusieurs visites fraternelles. Voici, sauf omission, les noms des amis du dehors qui sont venus nous voir: S. Badaut, de Paris, H. Erzberger, de Constantinople (de retour de San-Francisco), Jules Robert et Paul Steiner, de Gland et Lausanne, B.-B. Aldrich, sa femme et son fils, en route pour l'Espagne, G.-C. Gulbrandson, directeur de notre imprimerie en Angleterre et son épouse, A.-V. Olson, de Gland, et Emile Frauchiger, de Tchécoslovaquie (tous deux de retour de San-Francisco.)

* * *

Nous apprenons la triste nouvelle de l'accident d'automobile survenu a frère Fishell au cours d'une tournée de colportage. Notre frère a eu le nez cassé, la mâchoire supérieure fracassée, la tête meurtrie. Il est actuellement en traitement à l'hôpital de Glasgow.

Frère Fishell, récemment encore au Canada, était chef du colportage dans l'Union britannique. Lui et ses colporteurs se proposaient de faire de grandes choses durant l'année 1922.

Demandons à Dieu qu'il lui accorde une prompte guérison, et lui permette de continuer vaillamment la tâche commencée.

* * *

Nos frères et sœurs feront bien d'user de sagesse et de beaucoup de loyauté dans leur travail missionnaire. L'œuvre de la collecte d'automne risque de dévier de son but primitif, qui était de consacrer quelques semaines par année pour recueillir des fonds parmi le public en faveur de nos missions étrangères. Or, il arrive que les trois ou quatre semaines mises à part pour ce travail s'allongent indéfiniment, et qu'au numéro spécial destiné à cet objet on joint d'autres publications. Au lieu d'*une* collecte par an, comme nous le disons au public, c'est toute une série de collectes qui menacent de durer toute l'année.

La Conférence générale, à sa récente session, a jugé à propos d'intervenir, et a passé une résolution limitant *la collecte unique* à quatre semaines par an.

Certaines sociétés de jeunesse, en Suisse, ont pris l'habitude d'offrir nos publications au public à titre gracieux, sauf à « donner quelque chose à volonté pour la mission ». Cette méthode, si elle est bien intentionnée, est équivoque par le fait qu'il y a mission et mission, et que les donateurs peuvent croire qu'ils contribuent non pas à l'œuvre adventiste ou a une mission quelconque, mais à la mission romande, à la mission de Bâle ou à celle de Paris, dont ils sont souscripteurs.

Le *Trait d'Union jurassien* publié à Bienne renfermait, dans son numéro de juin dernier, une dénonciation virulente contre notre propagande, et il parlait de « tromperie, de mensonge, de dissimulation et de menées frauduleuses ».

Voilà ce que l'on gagne par des méthodes imprudentes et équivoques! Nous ne pouvons que les condamner sévèrement.

On devrait renoncer résolument au système de colportage ou quêtes d'argent pour l'œuvre de Dieu pratiquées le jour de Sabbat par la jeunesse.

Le rédacteur du *Trait d'Union* affirme dans une lettre particulière qu'un frère de la Suisse romande lui a déclaré qu'il peut y avoir « eu des adventistes qui aient détourné une part des dons reçus dans un but missionnaire... car l'amour de l'argent, dit-il, a perdu beaucoup de monde ».

Cette incroyable accusation lancée par un frère contre ses frères, devrait être prouvée ou retirée.

REVUE ADVENTISTE

ADMINISTRATION & RÉDACTION : **DAMMARIE-LES-LYS**

ABONNEMENT PAR AN : **(S. et M.)**

France, 8 fr. Etranger, 10 fr. Suisse, 5 fr. (arg. suisse)

Le rédacteur : JEAN VUILLEUMIER

L'éditeur responsable : G.-A. HUSE.

Imp. « Les Signes des Temps », Dammarie-les-Lys (Seine et Marne) France